



HAL
open science

RÉÉCRIRE L'HISTOIRE DE LA FEMME: Une fiction de Mme de Puisieux

Laurence Vanoflen

► **To cite this version:**

Laurence Vanoflen. RÉÉCRIRE L'HISTOIRE DE LA FEMME: Une fiction de Mme de Puisieux. Dix-Huitième Siècle, 2004, Dix-huitième siècle, Femmes des Lumières (36), p.223-236. hal-04292870

HAL Id: hal-04292870

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04292870>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉÉCRIRE L'HISTOIRE DE LA FEMME.
UN ROMAN DE MME DE PUISIEUX

Au 18^e siècle, si le roman est par excellence le « roman de la femme »¹, il privilégie souvent ses « malheurs », comme le constate Jean Sgard à propos de Crébillon²; en dehors de quelques figures de libertines presque toujours frappées au coin de l'ignominie, c'est presque une banalité, en outre, de dire que la liberté des femmes n'y a pas davantage de place que leur bonheur. Dans cette perspective, un roman de Mme de Puisieux (1720-1798), *L'Éducation du marquis de *** ou les mémoires de la comtesse de Zurlac* (1753) attire l'attention. Ce roman, jugé d'ailleurs très médiocre par Servais Etienne (*Le Genre romanesque en France depuis la Nouvelle Héloïse jusqu'aux approches de la Révolution*, 1922), avant d'être quelque peu réhabilité par Robert Mauzi³, refuse en effet d'inscrire son héroïne dans les deux seules voies apparemment ouvertes à la femme vertueuse, dans bon nombre de fictions du 18^e siècle : la mort ou la retraite sentimentale. Refusant l'éthique austère de *La Princesse de Clèves*, ce qui ne surprend pas chez l'amie de Diderot⁴, il dote le parcours féminin d'une dimension positive.

Pour réécrire le destin de la femme, le titre double l'indique, le roman coud bout à bout, dans ses deux parties, deux histoires directement inspirées de *La Princesse de Clèves* et des *Égarements du cœur et de l'esprit*. À l'histoire de la jeune fille, Mlle de Valance, déchirée entre son amour pour un chevalier et le mariage, imposé, avec un mari plus âgé, le comte de Zurlac, s'enchaîne, dans la seconde partie, celle de la veuve, initiatrice d'un jeune homme, le marquis de ***. Si le phénomène même de réécriture n'a rien d'original, ni dans les pratiques de l'époque, ni dans celles de l'auteur, le choix de deux modèles romanesques aussi hétéroclites attire l'attention ; leur succession voyante, voire polémique, également. Faut-il y voir une simple facilité, bien caractéristique du rapport à l'écriture des femmes sous l'Ancien Régime, ou une trajectoire cohérente ? Et, si oui, quel est son sens ?

On peut se tourner d'abord vers le premier modèle, *La Princesse de Clèves*, dont la fortune dans la production romanesque de l'époque, selon Pierre Fauchery, tient au pessimisme dont ce roman, susceptible de « catalyser toute la négativité de la condition des femmes » (P. Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle 1713-1807, essai de gynécomythie romanesque*, (Paris, 1972), p. 61). De cette négativité, la retraite finale de l'héroïne de Mme de La Fayette est représentative, cette « effigie du renoncement, qui fournit au roman féminin, en particulier, tant de vignettes finales, [où] l'héroïne s'immobilise dans une posture désespérée. », (ouvr. cit., p 61). Cette lecture tragique des dénouements des romans féminins a pu être contestée, dans le volume d'études édité par O. Cragg et R. Davison, par Susan Van Dijk qui préfère y voir une contestation oblique⁵, mais son diagnostic sur le sens d'une reprise n'est pas si faux. Quelle est la marge de bonheur possible dans le destin de la femme de la haute société, promise à un mariage arrangé ? Faible, on le sait. Le témoignage personnel de Mme de Puisieux, dans les *Conseils à une jeune amie* (1749), rejoint celui des romans de Crébillon, à commencer par les *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** (1732), dont l'héroïne, en butte à la jalousie de son mari et de son amant, est toujours menacée par la tyrannie des bienséances, ou par l'inconstance masculine. Les deux auteurs contredisent le verdict de Mme de Chartres, dans *La Princesse de Clèves*, selon laquelle une femme honnête ne pouvait être heureuse qu'en aimant son mari. Pour Mme de Puisieux, qui a lu Crébillon, que la jeune fille ne s'attende pas à l'amour de son mari, mais qu'elle sache au mieux s'accomoder de son sort, se ménager une autonomie et des ressources intérieures, quitte à se retirer au couvent en dernier recours. Et elle ajoute ce conseil de prudence : « Si je pouvais me faire entendre des femmes, je leur crierais du fond de ma retraite : " Femmes, aimez vos maris, si vous pouvez; mais tâchez, si vous faites des folies, qu'elles vous amusent, sans vous donner de chagrin. " (*Conseils à une jeune amie, Studies on Voltaire*, (1995), vol. 329, p. 466) Mme de Puisieux reprend donc sans surprise la trame narrative de *La Princesse de Clèves* dans ce premier roman, écrit quatre ans plus tard. Mais il ne se borne pas à illustrer une « éthique de l'amour-passion », caractéristique de l'optimisme moral des Lumières, selon la lecture de Robert Mauzi⁶.

De fait, à l'éthique austère du repos qui inspirait le refus final de la princesse de Clèves, succède, dès l'ouverture du roman, une défense et illustration des passions, fondée sur les thèses sensualistes. Peu après les *Pensées philosophiques* de Diderot⁷,

le narrateur des *Mémoires de la comtesse de Zurlac* justifie par avance un dénouement optimiste : « Le Bonheur commence avec l'âge où les passions se font sentir. [...] On a dit tant de fois que les grandes passions étaient la source de toutes les peines, qu'il y a peut-être de la témérité à soutenir le contraire, mais on peut avancer sûrement qu'en suivant les traces du Marquis de Me*** et de la comtesse de Zurlac on peut rencontrer la félicité, sans qu'il en coûte à la vertu ce qu'imagineront les personnes qui n'ont jamais senti leurs âmes [...]. »⁷ Or, si la nature est bonne, on le sait, les maux incombent à la société, et la critique se porte sur le statut de la femme, victime de l'institution du mariage d'Ancien Régime.

Les modifications que subit l'intrigue imaginée par Mme de La Fayette témoignent de ce changement de perspective idéologique. La chronologie des faits, tout d'abord, innocente la passion de la jeune héroïne, Mlle de Valance, puisque sa rencontre avec le chevalier est antérieure au mariage avec le comte de Zurlac. Le narrateur retourne d'ailleurs les accusations contre la société, dans plusieurs parenthèses polémiques, dont celle-ci : "*La comtesse se marie, me dira-t-on, avec une passion dans le cœur, qu'elle conserve jusqu'à ce qu'elle en ait un autre (sic); elle a donc toujours été dominée par une passion criminelle ?*" Mais une fille innocente que ses parents condamnent à passer dans les bras d'un époux qu'elle hait ; si son cœur soupire pour un autre, c'est leur faute, c'est celle de son mari de n'avoir pas su lui plaire; et il y a bien de l'injustice à la blâmer. » (II, p. 29-30).

La marquise de M***, de Crébillon, se plaignait déjà, mais non sans ambiguïtés⁸, de l'inégalité des sexes devant le désir, et de l'injustice d'une société qui condamne à l'atonie sentimentale la plupart des femmes lorsqu'elle écrivait : « Que vous êtes heureux, vous autres hommes, de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que soumises à des lois injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le cœur les mêmes désirs qu'à vous. » (*Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, 1732, lettre 15). Mme de Puisieux surenchérit, en mettant dans la bouche de son héroïne, contrainte de se réfugier une fois de plus au couvent pour échapper à son amant, ce constat amer : la jeune religieuse n'a rien à regretter, car « dans le monde, les femmes qui ont de la vertu sont exposées perpétuellement à la mettre en contradiction avec leurs penchants les plus naturels. Il faut qu'elles évitent un amant aimable et chéri, pour plaire à un mari » (I, p. 45). Comme dans *La Princesse de Clèves*, le mari meurt - à la fin de la première partie, chez Mme de Puisieux. Mais cette mort n'est plus causée par la jalousie ; loin de

nouer le cas de conscience de l'héroïne, elle suit la marche logique des unions arrangées et corrige l'injustice du sort féminin. La critique se radicalise donc dans le roman de Mme de Puisieux, qui choisit, de façon assez habituelle dans les romans féminins⁹, de la faire exprimer par une voix masculine, celle du mari, sur son lit de mort. Dans ses dernières recommandations à sa femme, le comte est le porte-parole de la morale naturelle et, s'il excepte d'un mariage d'inclination le chevalier, c'est parce qu'il s'est avéré inconstant : « si elle passait à un second mariage, il lui recommandait de se choisir un époux selon son cœur. C'est assez d'avoir vécu quatre ans avec un homme que l'on n'aimait pas, sans retomber encore dans les mêmes désagréments » (I, p. 77). On peut y voir la marque d'un affaiblissement des normes sociales et morales, qui ira encore plus loin, dans *Adèle de Sénanges* (1794) de Mme de Flahault, où le vieux mari devient l'instigateur du remariage de sa jeune épouse avec le jeune lord Sydenham, devenu entre temps son fils d'élection.

La jeune femme n'avait pas attendu cette caution, d'ailleurs, pour disposer de son cœur, et avec plus de tranquillité que l'héroïne de Crébillon. Sa *vertu* trouve une solution - spéciale pour Pierre Fauchery - conforme à la morale naturelle : une liaison platonique avec un amant digne d'elle, car encore préservé par son jeune âge, seize ans, de la corruption des mœurs. La comtesse balaie ainsi les scrupules moraux que Crébillon prêtait à la marquise de M*** : « Notre cœur est à nous, c'est la seule partie libre dans une femme mariée » (II, p. 29)¹⁰. Face à l'esclavage amoureux que redoutait Mme de Clèves, l'héroïne conclut un compromis tout pragmatique, fondé sur son propre intérêt : « Madame de Zurlac qui avait coutume de se demander compte à elle-même de tous ses mouvements, fut fort étonnée de ne plus sentir dans son cœur ce tendre intérêt qui lui faisait éviter avec soin le Chevalier; [...] elle s'aperçut que sa pensée n'avait changé que d'objet. Cette découverte l'effraya : quoi ! se disait-elle, je sors d'un esclavage pour rentrer dans un autre; mon cœur reçoit les impressions d'un enfant; mais reprenait-elle, cet enfant est le plus beau du monde, quel mal y a-t-il de regarder avec plaisir un beau portrait ? [...] De Me sera plein de respect; jamais il n'osera me déclarer sa passion, quand même il prendrait de l'attachement pour moi : la comtesse tâchait ainsi d'accomoder sa vertu avec sa sensibilité : son cœur était formé pour la tendresse, elle ne pouvait cesser d'aimer le chevalier que par des impressions nouvelles ; et puisqu'il fallait qu'elle aimât, le marquis de Me était plus digne d'elle. » (I, p. 70).

Dernier changement attendu, le roman de Mme de Puisieux écarte la fuite, comme l'aveu héroïque de Mme de Clèves à son mari, au nom d'une vraisemblance conforme à la nouvelle connaissance du cœur humain, sensualiste : « On sera peut-

être étonné qu'une femme aussi vertueuse que la comtesse de Zurlac cède à son penchant presque sans le combattre, et que du vivant de son mari [...]. Quoi ! parce qu'une femme trouvera un objet agréable à ses yeux et qui touchera son cœur, il faudra qu'elle se fasse un supplice de son goût, qu'elle quitte la société, qu'elle aille dans un désert pour éviter cet objet qui ignore même qu'elle est sensible pour lui ? Non, je dirai pour la justification de la comtesse, que je ne sais pas ajuster des prodiges avec la vraisemblance, et que son esprit la garantissait de ces incertitudes qui ne servent à rien, et qui ne mènent pas moins une femme sensible où elle doit aller, quand elle a l'amour pour guide, et la pudeur pour soutien. » (II, p. 1).

Ni campée sur la valeur absolue de la passion, dont elle découvre les limites en apprenant l'infidélité du chevalier, ni sur celle d'une vertu impraticable dans sa rigueur, l'héroïne de Mme de Puisieux conquiert donc le droit d'aimer et de disposer librement d'elle-même. Mais, malgré le ton désabusé des *Conseils*, qui envisagent sérieusement la tentation de la retraite et du célibat¹¹, elle ne sera dans le roman qu'une étape, à laquelle, passé un clin d'œil stylistique à *La Princesse de Clèves*, la romancière ne s'arrête pas¹². En cela, elle s'oppose à la plupart des romancières de l'époque, de Mmes Riccoboni, Leprince de Beaumont, ou Benoît, qui édifient pour leurs héroïnes un bonheur tranquille à l'écart de la société et dans le refus de l'échange amoureux¹³. Sa protestation contre le sort de la femme emprunte d'autres voies que celle de l'abstention amoureuse.

Cela nous est confirmé par l'examen de la deuxième partie, *L'Éducation du marquis de ****, qui se présente comme la réécriture au féminin des *Égarements* de Crébillon. Mme de Puisieux l'écrit en somme contre de nouveaux préjugés libertins, désastreux pour les femmes, comme pour l'amour.

La démystification libertine des *chimères de l'amour* condamne on le sait ce sentiment, chez Crébillon notamment, à figurer parmi les nostalgies, ou les virtualités toujours repoussées à une fin de parcours marquée de quelque renoncement ; que l'on pense aux figures d'Hortense des *Égarements*, et à la Mme de Selve de Duclos. Or, Mme de Puisieux imagine, avec la comtesse de Zurlac, un avatar de Mme de Lursay, chez Crébillon, ou de Mme de Valcourt, dans le roman de Duclos, dont l'éducation ne serait ni un simple alibi à la séduction du partenaire, ni un instrument de manipulation cynique, mais le moyen de refonder la relation amoureuse malgré la corruption contemporaine. Pour cette nouvelle Mme de Lursay, l'amour ne serait pas les derniers feux, mais le début d'une carrière sentimentale.

Cette seconde partie met en scène une femme, Mme de Zurlac, maîtresse de son destin, et détentrice de valeurs qu'elle va faire partager à son nouvel amant : la sincérité, contre l'inconstance et l'hypocrisie qui règle les usages sociaux ; la «délicatesse», incluant le respect de l'autre, et dans une certaine mesure, de la chasteté, contre le mépris de la femme et l'indifférence en vigueur dans les liaisons ordinaires¹⁴, une honnêteté raisonnable, enfin. Aussi, la comtesse propose-t-elle à son jeune amant un art d'aimer honnête en plaçant d'emblée sa passion sous les auspices de la vertu : « Il n'y a donc point de milieu, demanda le Marquis, entre le libertinage et des mœurs austères ? Ce milieu n'est connu que de ceux à qui l'esprit et la raison montrent le chemin du bonheur, c'est-à-dire qu'il faut être né avec des qualités excellentes pour forger des chaînes solides, et pour aimer parfaitement. » (II, p. 40). Déclinées au fil des leçons, ces valeurs sont le ciment et le contrepoint d'un parcours d'initiation amoureuse qui dose savamment *plaisirs* et *vertu* jusqu'à l'union finale des deux amants, que laisse entrevoir, dans un clin d'œil, la dernière page, en laissant la conclusion du mariage dans le vague.

Depuis Crébillon, le lecteur des romans libertins (et Mme de Puisieux en est) sait pourtant ce que vaut la « délicatesse » dont se réclament les Mme de Lursay ou de Valcourt pour mieux couvrir leurs écarts. Une dizaine d'années avant la publication de *L'Éducation du marquis de M****, le début des *Confessions du comte**** (1741) de Charles-Pinot Duclos la stigmatise en effet clairement : « "L'amour, me disait-elle, n'existe que dans le cœur, il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentiments et de la délicatesse." Je ne comprenais rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette métaphysique qui régnait dès lors dans le discours, et qui est si peu d'usage dans le commerce. » (*Confessions du comte****, p. 7). Mais cette valeur retrouve un défenseur ardent chez le narrateur du roman de Mme de Puisieux, qui ajoute à la défense des passions, déjà citée plus haut, cette profession de foi : « sans la droiture et la sensibilité, il n'est point d'amour vrai ; sans vertu, il n'y a point de constance ; et sans constance l'amour n'est qu'une illusion qui flatte les sens comme un songe. » (*L'Éducation du marquis de M****, p. 1) Conformément à une leçon déjà rappelée par Duclos, après Marivaux, pudeur et vertu sont autant une nécessité pour les femmes, on le sait, que pour la fiction romanesque, puisqu'elles permettent de ménager la durée de l'amour.

Comme *La Princesse de Clèves*, le roman rencontre le risque d'in vraisemblance : la comtesse est une femme assez jeune, assez sage et assez sensible pour aimer, sans cynisme ni pruderie. Elle préserve d'ailleurs son estime

d'elle-même à travers une série de rendez-vous de plus en plus compromettants, qui déclinent les motifs des romans libertins, comme l'occasion ou l'évanouissement¹⁴. Tout comme le rejet de l'austère vertu appelle des notes polémiques, le rôle pédagogique de Mme de Zurlac exige donc une mise au point véhémente de l'auteur : « On sera peut-être étonné que la comtesse eût autant d'expérience du monde, et on se persuadera aisément qu'elle était beaucoup plus âgée que le marquis de Me [...]. Que l'on écarte donc toute idée de séduction dans Mme de Zurlac. Il n'y avait entre elle et le marquis qu'une différence de quelques années qui tourna tout entière à l'avantage du Marquis. » (*L'Éducation du marquis de ****, II, p. 1). Seule cette faible différence d'âge permet d'expliquer, en effet, le mélange de naïve coquetterie amoureuse (ou d'inconscience) et de savoir social de Mme de Zurlac, comme l'alternance des leçons sérieuses et d'une initiation amoureuse qui n'échappe pas aux afféteries d'un érotisme gazé. Mme de Puisieux prend d'ailleurs soin de justifier l'innocence de son héros en puisant dans les thèses sensualistes : l'influence du premier choix (II, p. 63) explique ainsi l'efficacité des leçons morales de la comtesse, et la constance du marquis.

L'enjeu du roman semble être en somme de frayer une voie moyenne, éthiquement viable, entre les chimères amoureuses, que le roman crébillonien a ruinées, et la vraie *philosophie*, dont le narrateur ne manque pas de se réclamer, contre les préjugés libertins, et ce de façon répétée¹⁶. Contre le discours de l'Étoile du petit-maître Versac, dans les *Égarements*, le roman réaffirme les valeurs d'une honnêteté menacée, tout comme il réactive, dans la relation entre les deux amants, les motifs courtois.

Comme Versac érigeait en modèle de comportement sa propre fatuité, dans les *Égarements*, la comtesse incarne, au sein du roman, l'idéal moral et sociable qu'elle propose à son amant. Le lecteur n'a pas de mal à la situer dans la typologie des femmes qu'elle livre à son amant ; moyen terme entre les attitudes extrêmes des « prudes » et des libertines « décriées » (II, p. 42), elle incarne la vertu aimable de « celles qui savent allier la vertu avec les plaisirs de la société [...] leur délicatesse les sauve des écueils qui les feraient renoncer à la vertu, et elles passent toute leur vie sans avoir beaucoup de fautes à se reprocher. » (II, p. 44-45). Lorsqu'elle avoue son amour à son jeune amant, elle le place dans un registre précieux : « Mais les plus belles qualités que vous ayez à mes yeux, sont votre sincérité et votre sagesse, vous leur devez ma tendresse ; car ne croyez pas, cher marquis, que des mœurs pures soient un ridicule ailleurs que dans l'esprit de ceux à qui une longue habitude du vice n'a laissé aucune espérance de retour à la vertu, et qui voudraient que tout le monde

fût aussi méprisables qu'eux. Oui, cher marquis, j'accepte votre cœur, je vous donne le mien, je ne sais où la passion me conduira. » (I, p. 83-84).

À la différence des Lursay ou Valcourt, d'ailleurs, la jeune veuve ne fonde pas son ascendant sur l'ignorance amoureuse de son amant ; elle souligne ainsi, sans indulgence pour son sexe, les responsabilités partagées dans le relâchement des mœurs : « Les femmes sont donc bien malheureuses ou méprisables, dit le marquis. Les femmes sont souvent l'un et l'autre, répliqua la comtesse. Elles sont méprisables en ce qu'elles cèdent trop facilement, et qu'après avoir cédé, elles pardonnent les outrages qu'on leur fait ; si elles ne passaient point d'infidélité, on ne leur en ferait pas, ou on les leur cacherait avec soin. Mais les hommes enhardis par leur indulgence ou par leurs faiblesses, et persuadés qu'ils les retrouveront toujours, ne comptent pour rien une constance qui serait perdue pour leurs plaisirs, et dont il semble que les femmes ne leur sachent point de gré. Elles sont malheureuses en ce qu'elles aiment souvent malgré elles les perfides qui les trompent ; que retenues par la décence, elles n'osent se venger avec éclat, ou que pour ne point perdre leur réputation par des intrigues multipliées, elles s'en tiennent forcément à la première : c'est ainsi que la plupart des hommes doivent aux préjugés les femmes qui leur sont attachées. » (II, p. 40).

Certes, ce discours moral, presque obligé dans le roman dit sentimental, *a fortiori* chez un auteur féminin, tranche avec la réputation de Mme de Puisieux et le ton désabusé d'autres ouvrages -et parfois même avec les analyses du narrateur de *L'Éducation du marquis de M****¹⁷. Le conte *Alzarac, ou la nécessité d'être inconstant* (1762) s'ouvrira sur ce constat ironique : « L'amour délicat et fidèle n'existant que dans les vieux romans, j'ai cru que le sujet que je traiterai ici ne serait inconnu à personne ». Et lorsque, dans les *Caractères*, en 1755, la moraliste envisage, presque mot pour mot, l'hypothèse de l'éducation honnête mise en scène dans son roman de 1753, elle en souligne aussitôt l'invraisemblance : « Nous sommes dans le siècle du libertinage et de l'esprit; on connaît à merveille ses travers, et cela n'empêche pas de les suivre; jamais la vertu n'a été plus respectée et si peu goûtée. [...] Que ferait une fille du monde d'un homme qui lui prêcherait la pudeur et le désintéressement ? Que deviendrait un jeune homme à la mode à côté d'une femme respectable, qui lui ferait sentir l'horreur de ses désordres ? En vérité, cela est impraticable, la société se détruirait ; plus de petites maisons, plus de petits soupers : on se cacherait comme d'un crime d'un commerce galant; les passions deviendraient raisonnées, décentes et soutenues. Le moyen d'ajuster tout cela ? » (*Caractères*, II, p. 138-139).

Mais, comme chez Crébillon, sous le constat ironique, la nostalgie d'un temps de courtoisie perce ; ainsi, Mme de Puisieux note-t-elle dans les *Caractères* : « Jamais les hommes n'ont été si coiffés et si libres, jamais les femmes si galantes et si bonnes. Cependant, combien ne perdent-elles pas d'avoir rendu les hommes si peu complaisants ? [...] Bienheureux siècle d'Henri IV, qu'êtes-vous devenu ? où les amants tendres et timides offraient leur cour et leurs soins d'un ton respectueux ? où, comblés de joie de la moindre faveur, ils attendaient avec soumission, qu'on daignât les entendre ? Dans ce temps les femmes faisaient cas d'un bouquet présenté de bonne grâce [...] tout portait dans leurs cœurs une volupté douce, qui chassait la vertu par degrés : c'est plutôt fait à présent, on l'éloigne d'abord. Il ne reviendra plus ce temps, nos fils seront élevés comme leurs pères, et instruiront leurs enfants comme eux. » (*Caractères*, II, p. 137-138). C'est cet art d'aimer que sa fiction a tenté de faire revivre deux ans plus tôt. L'une des premières scènes amoureuses de *L'Éducation du marquis de **** reprend d'ailleurs le motif de l'offrande du bouquet, même si ce dernier fournit un prétexte au jeune homme, comme le suggère malicieusement le narrateur, pour surprendre la comtesse au réveil et en déshabillé (II, p. 12-13). Où l'on retrouve, en somme, les ambiguïtés d'un siècle, qui, comme l'écrit Robert Mauzi, a éprouvé le besoin de « préserver de l'amour une image idéalisée sans renoncer aux plaisirs de la possession, à sonder aussi profondément que possible les mystères ou les faiblesses du cœur humain sans nier la vocation de ce cœur comme faculté de dépassement et de découverte. » (ouvr. cit., p. 483).

Si l'on peut parler de préciosité, c'est enfin et surtout, que ce discours entre en cohérence avec le comportement prêté à la comtesse. À la différence des femmes que Crébillon montre souvent complices de leurs séducteurs, l'héroïne de Mme de Puisieux sait rejeter, dans la première partie du roman, un amant infidèle ; elle possède la seule qualité qui, pour la moraliste des *Caractères*, peut protéger une femme d'une corruption des mœurs universelle et incurable : la fierté. Celle-ci évite en effet les « choix déshonorants » (*Caractères*, I, p. 21-22), garantit contre les vices, avec cet avantage qu'étant une passion, elle est plus durable que la vertu : « La délicatesse est l'ennemi des vices ; ils la fuient [...] les femmes bien nées seraient faites pour la posséder, si elles s'accoutumaient d'abord à ne rien faire qui la blessât, et plutôt à la perfectionner par des remarques attentives sur elles-mêmes et sur les autres ; mais elles pensent rarement qu'elle existe ; d'ailleurs, à quoi leur servirait-elle avec des hommes qui le plus souvent n'en ont point ? » (ouvr. cit., II, p. 71). « Cette fierté tient lieu de vertu dans quelques femmes ; je ne sais si elle ne vaut pas bien ; car on reste toujours fière, quand on l'est une fois ; et l'on peut cesser d'être vertueuse. [...]

les personnes fières ne pardonnent point, et elles exigent impérieusement ce qu'elles croient être leur dû. » (*ouvr. cit.*, II, p. 122-123) La délicatesse féminine, reste de la supériorité symbolique de la femme, dans la tradition courtoise et précieuse, ne se limite donc pas au respect scrupuleux et hypocrite des convenances extérieures, mais elle apparaît comme la seule régulatrice possible des relations amoureuses.

Le rappel à l'estime mutuelle entre les sexes n'est donc pas un simple alibi invoqué sans conviction pour un roman à la morale relâchée, comme une critique traditionnelle tend à le penser¹⁹ ; il s'inscrit dans le réaménagement de la *vertu* fondé sur l'intérêt bien entendu. On retrouve d'ailleurs dans le conte allégorique de Mme de Puisieux, *Le Plaisir et la volupté* (1752), la même revendication précieuse lorsqu'Aminte répond au conseil de l'Amour : « Aimez de tout votre pouvoir, et vous sentirez le bonheur [...].- Ce n'est point assez d'aimer, interrompit Aminte, il faut que je trouve un amant qui me soit aussi fortement attaché, et dont le mérite soit assez grand pour justifier les faiblesses que j'aurai pour lui. » (*Le Plaisir et la volupté*, à Paphos, p. 50). Ce qui sonnera chez Mme Riccoboni, par exemple, comme un reproche à l'égard des hommes²⁰, ressemble ici davantage à une tentative de renforcer le courage et l'estime personnelle des femmes, pour mieux réaménager une éthique amoureuse profitable aux deux sexes.

Ainsi, le recours à la réécriture, souvent vu comme une spécificité de l'écriture féminine, n'est-il pas la marque d'un manque d'invention, ou d'un rapport dilettante aux lettres. Mais il dessine une trajectoire assumée comme telle, pour concilier la démythification libertine du sentiment et ce qu'on peut appeler une nouvelle préciosité féminine. Face aux romans de Mme de La Fayette et de Crébillon, Mme de Puisieux réécrit en effet l'histoire de la femme sans tragique. Au pouvoir inquiétant et peu maîtrisable de la passion, répondent, dans les *Mémoires de la comtesse de Zurlac*, le change amoureux, la foi dans la raison et aussi, sans doute, dans une passion en laquelle les Lumières aimeront à voir le fondement possible d'une morale laïque, l'amour-propre. Si la passion peut changer d'objet, la femme n'est pas condamnée au rôle de victime trahie, et elle peut tirer son épingle du jeu amoureux et social : dans le paysage désenchanté brossé par le roman crébillonien, elle peut trouver une forme de sagesse. La liberté ainsi conquise ne signifie pas la mort, que ce soit celle de la princesse de Clèves - mort à la vie et aux passions - ou celle de la Merteuil - mort morale et sociale de la femme libre, d'un être de raison, monstre dans un jeu social qui ne lui laisse aucune place, comme le souligne Laclos. Sans lancer d'*ultimatum* à la gent masculine, Mme de Puisieux participe à sa façon au combat

philosophique en présentant, à travers l'histoire de la comtesse de Zurlac, une défense et illustration des passions heureuses débouchant sur une morale de l'intérêt bien entendu. Restent, évidemment, les incertitudes susceptibles de peser sur la sincérité de cet optimisme vertueux ; on peut trouver cette nouvelle préciosité féminine décidément bien intéressée à domestiquer le désir masculin. Mais on sait qu'il n'est pas d'éducation et de processus civilisateur sans sublimation, et sans capacité à différer.

Au total, enfin, ce roman fait partie d'une littérature féminine dont on peut sans doute regretter qu'elle ne trouve aucune place, si minime soit-elle, dans de récentes études de vaste ampleur, comme celle de Pierre Hartmann sur la subjectivité amoureuse à l'âge des Lumières, *Le Contrat et la Séduction* (Paris, Champion, 1998).

Laurence Vanoflen (*Université de Paris X- Nanterre*)

1. Titre d'un chapitre de Jean Sgard, *Le Roman français à l'âge classique, 1600-1800*, Le Livre de poche, références, 2000.
2. « Sous couleur de parler des infortunes de la vertu, Crébillon parle en réalité du malheur des femmes. », Jean Sgard, « Femmes mariées chez Crébillon », *Sexualité, mariage et famille au 18^e siècle*, O. Cragg et R. Davison (éd.), (Université de Laval, 1998), p. 201. Sur ce statut, et son écho dans la fiction, voir l'étude de Nadine Bérenguier, *L'Infortune des alliances : contrat, mariage et fiction au 18^e siècle*, *Studies on Voltaire* (1995), vol. 329.
3. Servais Etienne n'y voit « que choses bien rebattues », (*Le Genre romanesque en France depuis la Nouvelle Héloïse jusqu'aux approches de la Révolution* (Paris, 1922, *Slatkine reprints*, 2000), p. 67) ; c'est un exemple du manque d'invention de la période précédant *La Nouvelle Héloïse*, pendant laquelle le roman « sert maintenant à répandre les doctrines sensualistes et surtout le dogme de la légitimité et des droits de la passion. », ch. III, p. 91. Voir l'aperçu sur le roman donné par
4. Alice Laborde, en conclusion de *Mme de Puisieux et Diderot*, (*Stanford French and Italian Studies, Anna libri*, 1984); Marie-France Silver donne également une vue d'ensemble utile dans « Mme de Puisieux ou l'ambition d'être femme de lettres », *Femmes savantes et femmes d'esprit, Women intellectuals of the Eighteenth century*, Roland Bonnel, Catherine Rubinger (éd.) (New York, 1994), pp. 183-202.

5. Susan Van Dijk,, « L'(in)vraisemblance d'un refus féminin : sur les objectifs de quelques romancières, reconnus ou non », *Sexualité, mariage et famille au 18^e siècle*, pp. 291-306.

6.R. Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises*, (Paris,1994), p. 480.

7. *L'Éducation du marquis de ****, Daniel Monnier, La Haye, 1755, t. I, p. 1-2.

¹Cf. notamment la *Pensée* I. Le livre est écrit en 1746, aux débuts de leur liaison. Je laisse de côté les remarques désobligeantes de contemporains, dont Grimm, sur le bénéfique que Mme de Puisieux a tiré de cette relation.

9.Pour Nadine Bérenguier, par exemple, la plainte de la marquise « justifie en fait l'existence de la situation inéquitable qu'elle semble dénoncer » en rappelant son fondement, la menace que représente « la levée de tout contrôle sur les appétits sexuels dévorants de la femme », ouvr. cit., p. 408.

10.Voir P. Fauchery, ouvr. cit., et Claudia Johnson, *Equivocal beings : politics, gender and sentimentality in the 1790s :Wollstonecraft, Radcliffe, Burney, Austen* (Chicago, 1995).

11.Cf. chez Crébillon : « Lié par le plus sacré des devoirs, ouvrirai-je mon cœur à des désirs qui me sont défendus ? Puis-je disposer de ce cœur ? Est-il à moi ? », *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, lettre V.

12. « Voyons cependant s'il est des moyens d'éviter un engagement ; car ce serait sans contredit le plus sûr pour être heureuse. », *Conseils à une amie*, éd. cit., p. 460.

13« Mme de Zurlac avait pris une si grande indifférence pour la vie, qu'il lui était égal de la passer à sa terre ou à Paris : elle ne regrettait la solitude que parce qu'elle la trouvait plus conforme à sa situation présente : mais n'ayant pas à choisir, elle suivit le comte et son père à Paris. », *L'Éducation*, I, p. 67-68.

14.Voir les dénouements des *Lettres Péruviennes* (1747), des *Lettres de mistriss Fanny Butlerd* (1757), de *l'Histoire du marquis de Cressy* (1758), des *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre* (1766), des *Lettres de Mme du Montier*, des *Mémoires de la baronne de Batteville*, *La Nouvelle Clarice* (1766), commentés par Susan Van Dijk dans l'article précité.

15.« Mais ils ne s'aiment donc point ? demandait le marquis. Non assurément, [...] deux minutes de plaisir les unissent, et une année de mauvais procédés en font enfin des ennemis implacables : il faut de la solidité, des vertus, une conformité singulière pour former les nœuds qui nous serrent. », *L'Éducation*, II, p. 40-41. Voir le tableau sarcastique très démarqué de Crébillon, dans *Les Caractères* de Mme de Puisieux, Londres, 1750, (éd. consultée, 1755), t. I, pp. 136-139.

16. Respectivement, II, pp. 14-15, et 25-26. Lors d'un séjour à la campagne en la compagnie de son amant et les sœurs de celui-ci, elle lui accorde un rendez-vous dans sa chambre (II, p. 35), puis lui rend visite lorsqu'il tombe malade (II, p. 74-75).

17. « La vraie Philosophie est d'aimer ardemment. [...] ne connaît de devoirs que ceux de l'honneur et de la vertu, et de plaisirs que dans l'amour tendre et délicat. », *L'Éducation*, II, p. 68-69. Voir aussi ouvr. cit., II, pp 26, et 64-65.

18. Voir ces réflexions démarquées de Crébillon : « [...] la Comtesse qui ne pouvait pas dormir plus longtemps avec esprit, elle s'imagina rêver, et allongeant de fort jolis bras au col du marquis, qui de son côté allongea les siens sur une taille charmante [...] » II, p. 26, ou « Les femmes d'esprit comme les autres feront toujours des façons, la comtesse en avait sans doute beaucoup : quoiqu'elle aimât éperdument, on voit cependant qu'elle ne finissait pas sur les bienséances qui se terminent toujours à accorder à l'Amant ce qu'il demande, quand il n'y a à craindre ni son indiscrétion, ni celle des autres. », II, p. 35. « Nous voulons être aimées à l'excès, nous excusons toujours l'Amant qui nous plaît, nous voulons qu'il nous donne des preuves d'un attachement prodigieux, nous nous offensoons d'une faveur secrète qu'il nous arrache ; pendant que nous nous faisons presque gloire des écarts que nous lui occasionnons. Il est vrai que cela dépend un peu de l'objet ; il y en a qui savent faire oublier jusqu'aux faiblesses que l'on a pour eux, et qui nous en dédommagent par leur mérite. Si l'on s'interrogeait souvent, on verrait que l'on rougit moins de son penchant que du choix quand il est indigne de nous. », II, p. 10.

19. Pour S. Étienne, le motif du mariage mal assorti ne peut être qu'un alibi « pour rendre estimable [une] femme » moins héroïque que la princesse de Clèves (ouvr. cit., ch. I « Amoindrissement du héros de roman »). Sa position rejoint les préjugés moraux de Daniel Mornet et de Georges May sur les romans dits sensibles discutés par Claire Jaquier, *L'Erreur des désirs, Romans sensibles au 18e siècle*, (Lausanne, 1999), pp. 11-15.

20. Cf. cette réflexion dans *l'Histoire du Marquis de Cressy* (1758) de Mme de Riccoboni : « L'amour ne nous causerait jamais de peine, si l'homme qui nous en inspire était digne de nos sentiments. », éd. Alix Deguise (Paris, 1987), p. 40.